En fait, rédiger un catalogue thématique, et surtout un supplément de catalogue thématique, nécessite vraiment une longue réflexion sur les moyens et les fins. Est-il nécessaire de recommencer une notice comme si l'on était le premier à décrire un manuscrit convenablement? Cela vaut par exemple pour la description de *Vatican, Chigi I. IV. 124* (p. 100 à 104) ou *Ottoboniani lat. 1031* (p. 105) : qu'apportent de neuf les notices de G. Ballaira par rapport à celle du *Catalogue des classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*? Il aurait fallu choisir dans tout le matériel dont on disposait directement ou de seconde main et non pas entasser tout pêle-mêle. Il y avait certes matière à un gros compte rendu, ou même à un article ; certainement pas à un livre.

Juste rançon d'une méthode contestable : d'une part, des erreurs. Ainsi dès la première notice, p. 20, on lit dans le manuscrit d'Admont non pas *Ictus que pars*, ce qui n'aurait guère de sens, mais *Iustus que pars*, le premier mot étant écrit en capitales bien lisibles (corriger la liste des incipits, p. 385). pourquoi p. 203 dater du VIII^e^-IX^e^ siècle les ff. 42-75 du cod. *Napoli, B. N.* lat. 2, bien connu? E. A. Lowe dans les *C. L. A.* (n° 394) dit « s. VIII » ; T. J. Brown dans H. Löwe, *Die Iren und Europa*, p. 114, préfèrerait s. VII/VIII. D'autre part ce supplément qui s'attarde sur des redites laisse de côté d'authentiques témoins directs de Priscien, et s'expose à être supplémenté à son tour. On lira, dans *Scriptorium*, XXXVI, 2, 1982, p. 313-325, sous la plume de C. Jeudy la description de treize manuscrits de Priscien qui ont échappé à G. Ballaira (dont 5 des X^e^ et XI/XII^e^ siècles).

On a envie de crier : assez de suppléments, assez de catalogues, passons enfin au vrai travail, celui de l'édition critique, celui de l'étude de la diffusion ! Certes, c'est une étape plus difficile. Mais que ce soit dans une autre perspective, et qu'à l'esprit de la concurrence ou du règlement de comptes se substitue l'esprit d'une vraie collaboration entre chercheurs, fussent-ils du même pays.

Louis HOLTZ.

Éditions de textes. Collections.

Collection Guillaume Budé.

CICÉRON, *Correspondance*, tome VIII, texte établi, traduit et annoté par Jean BEAUJEU (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1983, 358 pages dont 203 doubles et un cliché hors-texte.

Après les lettres du milieu d'avril 46 au milieu de février 45, publiées dans le tome VII de la *Correspondance* de Cicéron, dans la collection des Universités de France en 1980, voici trois ans après, dans un délai qui donne la mesure de l'activité intellectuelle de Jean Beaujeu, les lettres de février à septembre 45, de la mort de Tullia au retour d'Espagne de César. Ces lettres constituent le tome VIII de la *Correspondance* de Cicéron, dans la même collection. Un gros volume de 358 pages suivies d'une photographie du site d'Astura. Après trois pages de sigles et trois autres de bibliographie, les lettres sont présentées en plusieurs parties qu'introduit chaque fois une notice : *Mars 45 Le père accablé, du 1^er^ avril au 17 mai 45 La guérison, du 17 mai*

au 21 juin 45 La reprise de la vie normale, du 22 juin au 6 juillet 45 Séjour studieux à Arpinum, du 8 juillet au 31 août 45 Dans l'attente du retour de César. Suivent trente-quatre pages de notes complémentaires, puis deux appendices en petits caractères : vingt-quatre pages consacrées au sanctuaire de Tullia et vingt-sept pages à l'activité littéraire de Cicéron, de février à septembre 45. Viennent enfin la table de concordance et l'*index nominum* que l'auteur a raison, dans le cas présent, de ne pas présenter en deux colonnes, du fait de la longueur de chaque référence. Il convient de signaler la publication, qui est simultanée à cette édition et de nature à l'éclairer, d'une étude de Jean Beaujeu, *Cicéron et sa villa d'Astura* dans les Mélanges offerts au R. P. Étienne Gareau, par la Société des études anciennes du Québec, aux éditions de l'université d'Ottawa, 1982, p. 137-144.

La tranche chronologique de la *Correspondance* que publie Jean Beaujeu dans ce nouveau volume est du plus haut intérêt pour l'étude de la personnalité de Cicéron : Tullia vient de mourir, trois semaines avant la première lettre du recueil, adressée à Atticus le 7 mars 45. Cicéron qui a, dans le passé, fait l'expérience des revers politiques, connaît maintenant des épreuves plus cruelles encore, qui l'atteignent plus profondément dans ses affections familiales, en particulier la disparition de sa fille, Tullia. Ces chagrins amènent Cicéron à un approfondissement de sa vie intérieure et conduisent sa réflexion vers les problèmes fondamentaux de la vie humaine, qui constituent désormais les nouvelles sources d'inspiration de l'écrivain : ce sont les grands ouvrages philosophiques sur la connaissance, les biens, le bonheur, la divinité, la divination et le destin, tout ce que l'auteur explique lui-même au début du livre II du *De Diuinatione*. Cette *Correspondance* marquée par la douleur d'une âme dont la pensée se renouvelle et grandit, est très émouvante. J. Beaujeu a le mérite de bien sentir la situation et l'état d'âme de l'auteur qu'il traite avec toute la sympathie qui convient. La rigueur n'y perd pas ses droits et, dans les appendices signalés plus haut, l'éditeur met au jour toutes les intentions et les démarches du père qui prépare le *fanum* de sa fille ; ou bien retrace, parfois jour par jour, la genèse de l'œuvre philosophique et arrive ainsi à nous éclairer sur les méthodes de travail de l'écrivain.

L'édition elle-même est composée, visiblement, avec le plus grand soin, qu'il s'agisse du texte, de l'apparat, de la traduction, des notes : le lecteur se sent en sécurité devant la somme d'un travail aussi attentif au moindre détail. Aussi bien, n'est-ce que sur des détails que je pourrai, non pas critiquer l'éditeur, mais poser quelques questions ou risquer un avis différent. N'est-ce pas un scrupule excessif, p. 36, de signaler à propos de *locuples*, la variante *-ex*? Est-il heureux d'introduire dans la rédaction de l'apparat le point et virgule dont la présence est insolite, p. 43, 60, 83, etc? En cette page 83, j'interprète difficilement, après le *credo* du lemme, la rédaction des variantes : *c-* ; *credo Sh. Bailey*. L'éditeur nous comble en fournissant, parmi les variantes, un très grand nombre de conjectures de philologues, mais je me demande s'il faut accorder tant d'importance, sauf exception, aux conjectures que l'on récuse.

J. Beaujeu est amené, devant les difficultés assez fréquentes du texte, à proposer lui-même des conjectures que recommande souvent leur carac-

tère économique et ingénieux. En certains cas, je demeure hésitant. Dans DCVII, 2 l'auteur adopte la conjecture proposée avec hésitation par S. Bailey : ⟨*quid*⟩ *si*, qui ne me paraît pas s'imposer. Si je crois en effet qu'il faut faire dépendre ce *si* d'une formule interrogative, celle-ci pourrait demeurer implicite dans le style épistolaire familier. En revanche la conjecture de l'auteur *quoad possint* me paraît excellente et très économique, *quoad* figurant déjà dans Z^b. En DCXXIV, 2, la conjecture *discess* ⟨*urus fec*⟩ *eras*, qui n'est pas économique, était-elle indispensable? Si le *dicas seras* de M est insoutenable tel quel, il me paraît plaider en faveur du *discesseras* des manuscrits récents et des éditions anciennes. En DCXXIV, 3, l'auteur conjecture un *nam* qui permet de justifier une acception causale à cette proposition dont le verbe est à l'indicatif. Pour ma part, je préférerais maintenir le *cum* des manuscrits, avec un sens purement temporel : je souhaite... au moment où je suis agité. En DCLXXIX, 3, j'hésiterais à renoncer au *perseca* des manuscrits, dans un contexte où il s'agit finalement, pour Cicéron, de céder sur son droit. Même hésitation dans la lettre suivante DCLXXX, 2, à abandonner le *nobis* du consensus des manuscrits anciens pour *nostris* qui compromet en partie le jeu de mot avec *inter nos* qui suit, à deux reprises, et dans un contexte où il s'agit bien de leur vie personnelle. En DCLXXXIX. 2, la mention de César, qui n'a pas été nommé encore dans la lettre, me paraîtrait s'imposer en effet si nous n'étions pas dans une citation de conversation, qui suppose un autre contexte psychologique, même s'il s'agit du début de l'entretien. L'usage de l'anaphorique *eas* des manuscrits ne représenterait-il pas la volonté d'une expression allusive qui ne serait pas dépourvue d'intérêt?

Je relève enfin, p. 186, les deux *cruces interpretationis* qui encadrent le terme *militia* très bien attesté par les manuscrits et repris par divers éditeurs avec lesquels je m'accorderais volontiers. Je crois le texte acceptable tel quel dans la langue familière : il y a en effet mes cohéritiers ! et être pressé par eux, en ton absence, serait la guerre !

Je n'ai pu formuler, à propos de cette édition, d'autres réserves que quelques hésitations. C'est dire qu'il s'agit d'une œuvre qui offre bien des difficultés que, très généralement, l'éditeur traite avec maîtrise. On sera reconnaissant à J. Beaujeu d'avoir apporté à l'édition de ces textes, fondamentaux pour la connaissance de Cicéron, tant de compétence et de rigueur, mais aussi l'âme d'un humaniste.

Maurice TESTARD.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, tome XXVII, livre XXXVII, texte établi et traduit par Jean-Marie ENGEL (Collection des Universités de France) : Paris, les Belles Lettres, 1983, CXXXIII + 175 pages dont 97 doubles.

Ce volume, le troisième de la quatrième décade à paraître dans la C. U. F., est conforme aux principes établis par A. Hus dans son livre XXXI. Dans une première partie, l'Introduction indique la place du livre dans l'économie générale de l'œuvre : il représente un « sommet de l'impérialisme offensif », notamment avec les trois triomphes célébrés en 190, et Tite-Live a souligné ce point culminant en rejetant au livre XXXVIII, au prix d'arrangements

chronologiques qui ne sont pas toujours clairs, les fronts mineurs qui ne donnent pas encore lieu à triomphe ; il n'a mentionné que dans les tout derniers chapitres les prodromes de la décadence : le procès de péculat contre Acilius Glabrio (57-58) et le triomphe immérité de Q. Fabius Labéo (60) ; mais le ton, c'est le cas de le dire, reste triomphant (59, 1 : *Merito ergo et diis immortalibus quantus maximus poterat habitus est honos, quod ingentem uictoriam facilem etiam fecissent, et imperatori triumphus est decretus*). J.-M. Engel a excellemment démontré que la vie politique intérieure et le comportement du Sénat et des imperatores à l'égard des étrangers reste idéalisé dans ce livre, partie d'une épopée (p. VII-XXIV) dont le personnage central est évidemment l'Africain (l'auteur nous rejoint ici pour souligner que l'apologie de ce héros, commencée bien avant, s'affirme plus nettement ici dans la perspective des procès du livre XXXVIII, cf. notre note dans *R. É. L.*, 58, 1980, p. 90-99) ; les « avertissements solennels » annoncés par la *Praefatio* viendront plus tard, dans ce livre et le livre XXXIX.

Ce tableau d'ensemble est suivi des analyses détaillées habituelles : problèmes politiques et militaires, chronologie, sources (sur ce point, nous ferons un petit reproche à l'auteur, qui aurait pu critiquer davantage les théories de Klotz à la lumière du récent ouvrage de Luce ; cf. ch. 48, n. 4 : Tite-Live a certainement consulté d'autres sources qu'Antias et Polybe), problèmes géographiques (très fine discussion sur plusieurs sites à localiser), aspects littéraires, établissement du texte.

On sait maintenant, grâce aux travaux de McDonald en particulier, que les manuscrits récents les plus proches de leurs archétypes présentent un intérêt bien supérieur à celui que leur conféraient Weissenborn et Müller, obnubilés qu'ils étaient par les manuscrits disparus *Moguntinus* et *Spirensis* qu'utilisèrent Gélénius et Carbachius. Pour rendre compte de l'incertitude des leçons attribuées à ces deux manuscrits, J.-M. Engel a établi un système de sigles un peu plus compliqué que celui de McDonald (p. CXXV-CXXVI), tenant compte de nombreuses éditions anciennes. Mais il a, dans de nombreux cas, accordé contre Weissenborn-Müller la préférence aux leçons des manuscrits existants, qui se répartissent en trois groupes : *Bambergensis* (XI^{e} siècle), ψ (manuscrits du XV^{e} siècle copiés sans intervention humanistique, sauf pour $L^{2}D$) et φ (manuscrits du XIV^{e} siècle transcrits avec des corrections de Pétrarque et de Landolf de Colonna). Dans notre édition du livre XXXVIII, nous avions souvent préféré les leçons des manuscrits « naïfs » à celles des « érudits », et J.-M. Engel fait de même ; or il se trouve que Briscoe, dans son *Commentary on Livius, Books XXXIV-XXXVII*, qui est paru trop tard pour qu'il pût l'utiliser, mentionne (p. 16-17) de nouvelles études, en partie inédites, de G. Billanovitch, selon lesquelles φ et ψ ne seraient pas, comme on l'avait d'abord pensé, deux jumeaux dépendant de χ, mais ψ un frère de χ, ce qui rendrait encore plus intéressants trois des manuscrits collationnés, *NV* et *L* (première main).

Dans ces conditions, on pourra préférer en 1, 1 *institere* (φ ψ) à *institerunt* (B) que choisit Engel contre Briscoe ; en 3, 4 *carnis* des manuscrits à ⟨*pars*⟩ *carnis* de Doering, le nominatif archaïque étant attesté en XXXII,

1, 9 (Briscoe, p. 294) ; en 5, 3, *pluribus* des manuscrits est meilleur que *multis* de *Mg* (mais il faudrait le traduire précisément : « davantage ») ; en 6, 2 (cf. n. 1), *III milibus* (*codd.*) est effectivement préférable à *XIII m.* (Sigonius ; voir Briscoe, p. 298) ; en 7, 9 Engel a parfaitement raison de choisir *destituat* (*codd.*) contre *destituit* (Weissenborn, et Briscoe, p. 302) ; en 7, 15, il a raison aussi de refuser *et accepit* de *Mg* qu'admet Briscoe ; en 9, 6 (cf. note 6), l'addition de Madvig est inutile (Briscoe l'accepte, p. 305) ; en 10, 5, la leçon *aperit* est excellente, malgré Briscoe, p. 306 ; en 10, 7, en revanche, Briscoe a certainement raison de défendre *facturum esse* de *B NV L* contre *facturum AEP edd. Mg*?, l'habitude de B et ψ étant plutôt d'omettre que d'ajouter ; en 10, 11 (cf. n. 5), les additions proposées par Crévier, Weissenborn et M. Müller sont en effet inutiles (Briscoe les défend, p. 307) ; en 11, 3 *tegi* (*B PE V L Mg*) est bien supérieur à *detegi* de Weissenborn (Briscoe, p. 308 : « I think *tegi* can stand ») ; en 13, 11, mentionnons une divergence d'apparat critique entre les deux auteurs ; en 14, 3 Briscoe a sans doute raison de soupçonner une lacune plus importante que *Chium* dans l'ensemble de la tradition ; en 15, 2 nous partagerions volontiers l'avis de ce dernier sur l'inutilité d'ajouter *sit* contre tous les manuscrits ; en 16, 13, Engel a découvert la meilleure leçon possible avec *omissa* ⟨*spe*⟩ (*omissa NV L*) plutôt que *omisso* ⟨*conatu*⟩ (*omisso AEP om. B*) (cf. n. 11) ; en 20, 8, corriger *negletentia* ; en 25, 2 ⟨*metusque*⟩ est une addition inutile si l'on corrige le *prohibuerunt* (*codd.*) en *prohibuit* (*dett.*, non cité), le premier provenant d'un saut du même au même ; en 26, 13, *esset* serait préférable à *esse* ; en 28, 1, il manque une unité critique pour *Teii* (cf. § 9) ; en 31, 7, *iere* après la coupe est effectivement la meilleure solution (contre l'avis de Briscoe, p. 335, qui y voit une glose) ; en 32, 10, la leçon *ab rege* (*codd.*) ne nous semble pas gênante ; en 34, 7, lire plutôt *adulescentem* ; en 41, 3, *omnes* serait conforme aux habitudes orthographiques de l'édition ; en 41, 9, l'addition de Crévier *cum aliquot turmis* est difficile, et peut-être pourrait-on ajouter plutôt *et* ⟨*equitum*⟩ *aliquos* ; en 43, 3, il conviendrait d'ajouter une unité critique : suam *ante* perniciem *Mg* (Briscoe, p. 356) ; en 43, 4, la leçon proposée (datif) donne certes un latin plus aisé, mais l'ablatif absolu des manuscrits n'est pas gênant ; en 51, 1, la correction de *praetorem* (*codd.*) en *Pictorem* peut être évitée ; en 53, 4, le *sibi* des manuscrits est effectivement peu défendable ; nous terminerons par trois excellentes corrections originales : *assignauit* en 56, 2 (cf. n. 1) ; *tribuerat* en 57, 11 (mais peut-être le *praebuerat* de Nitsche justifierait-il mieux la faute *habuerat* des manuscrits) ; *quanta* en 58, 4, leçon lumineuse.

Ces quelques points, parmi d'autres, montrent l'immense et profitable travail qui a été accompli sur le texte à la lumière d'une collation rigoureuse et d'une critique objective. La traduction et les notes, dont nous parlerons plus brièvement, présentent les qualités qu'on attend d'une édition destinée aux étudiants — peut-être, toutefois, regretterons-nous que la bibliographie, allemande en particulier, soit un peu réduite — rigueur, clarté, esprit de synthèse. Nous hésitons un peu, en 1, 10, à admettre que *libebat* soit traduit par « il était curieux » ; en 2, 1, on corrigera Fluvius (!) en Fulvius ; nous aurions, ici, ajouté une note prosopographique sur les préteurs,

d'autant plus que la transmission de leurs noms et de leurs prénoms est entachée d'erreurs (cf. XXXVI, 45, 9) ; en 2, 3, *uideretur* doit, semble-t-il, se traduire par « paraissait (à l'évidence) » plutôt que par « semblait » ; en 3, 3, il faudrait insister sur le *constabat* : « A Nursia, par temps serein, il était bien attesté qu'un nuage d'orage s'était formé et que deux hommes libres en avaient perdu la vie. » ; en 4, 1, Briscoe présente une interprétation différente (p. 295) sur la présence des mobilisés à la *contio* ; en 4, 2, rétablir le cognomen d'Apustius Fullo ; en 4, 5, la note sur l'effort naval romain, dont Briscoe ne dit rien, est excellente ; en 9, 3, le plus-que-parfait mériterait une traduction plus appuyée : « se trouvait libérée » ; en 9, 10, il faudrait souligner l'apologie livienne de l'impérialisme romain à propos de *Nemo eorum uiolatus est* ; en 10, 1, *ab domo* n'est pas traduit ; en 16, 9, il en va de même pour *aduersus paucos* ; en 17, n. 10, corriger Régilius en Régillus ; en 19, 2, il nous semble que la difficulté du texte vient d'une traduction approximative de Polybe XXI, 6, 10, εὐσχήμονα γάρ, ἔφη, πῶς οἷόν τε γίνεσθαι τὴν ἔκβασιν ἐὰν τειχήρεις ὄντες ποιώμεθα τὰς διαλύσεις ; et, dans le texte latin, le *uelut* nous paraît rendre compte de ἐάν : il porte donc bien sur *inclusi et obsessi*, non sur *leges pacis* (n. 3) ; en 23, 4, il paraît difficile de traduire *quod uelut statum fauoniis uentis est* par « vents périodiques qui soufflent de l'ouest » ; en 24, 4, la phrase signifie « Hannibal, qui l'emportait de loin sur tous les autres, pressait Eudamos en haute mer surtout grâce au nombre de ses navires », et non « Hannibal qui profitait du nombre de ses navires à défaut de toute autre supériorité » ; en 24, n. 8, lire « monter sur le pont » et non « sur le mont » ; en 26, 2, Tite-Live insiste sur la valeur des deux Scipions : il faut donc traduire non « une armée romaine commandée par les deux Scipions », mais « l'armée romaine, et en plus les deux Scipions à sa tête » ; en 28, 3, *tam triste responsum* est plus fort que « une réponse inquiétante » ; en 30, 6, *in bello* n'est pas traduit ; en 43, 1, il conviendrait d'ajouter que M. Aemilius Lépidus père sera finalement consul en 187 ; quant à l'erreur probable de prosopographie (il est trop jeune pour que le tribun militaire soit son fils), elle provient plutôt d'Antias que de Polybe, ce que soutient à juste titre Engel contre Weissenborn-Müller ; en 46, 2, corriger Minicius en Minucius ; n. 2, ajouter l'appendice de U. Schlag, *Regnum in Senatu* (Stuttgart, 1968) ; en 50, 2, et n. 1, la traduction et l'interprétation sont originales et très intéressantes ; à la n. 4, il faudrait ajouter les raisons de la campagne de Céphallénie ; en 8, Baebius, dans la traduction, s'oppose au Bébius de 47 ; en 51, 10, les intentions apologétiques de Tite-Live étant évidentes, il faudrait insister sur l'idée qu'une guerre contre les Galates pourrait s'avérer nécessaire ; en 55, n. 7, il semble bien que la confusion de Cn. Cornélius Mérenda avec Cn. Cornélius Mérula remonte à Tite-Live : l'unanimité de la tradition le prouve ; en 60, n. 4 enfin, ajoutons que les raisons pour lesquelles Labéo bénéficie d'un triomphe mal justifié résident dans une volonté de la majorité sénatoriale de déprécier le mérite des Scipions ; d'ailleurs, Tite-Live a toujours rabaissé ce personnage, sans doute à la suite d'Antias (voir nos notes à XXXVIII, 39, 2 et 47, 6).

Ces quelques détails ne doivent pas faire oublier l'immense mérite de J.-M. Engel, qui nous procure enfin une édition critique commode, claire,

quasi complète et rigoureuse ; de telles éditions renouvelleront à coup sûr les études liviennes.

Richard Adam.

Hygin, *L'astronomie*, texte établi et traduit par André Le Bœuffle (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1983, 235 pages, VI planches.

Par la diversité des compétences qu'elle requiert, l'étude de la littérature astronomique des Anciens est souvent l'apanage de savants qui lui consacrent l'essentiel de leurs travaux. Dans ce domaine difficile et spécialisé, A. Le Bœuffle s'est acquis, depuis de nombreuses années, une réputation flatteuse. Après *Le vocabulaire latin de l'Astronomie* (Lille, 1973) et *Les noms latins d'astres et de constellations* (Paris, 1977), tous deux suivis d'une édition de la traduction latine des *Phénomènes* d'Aratos par Germanicus dans la collection Budé, voici que nous est livrée, habillée de neuf, l'*Astronomie* d'Hygin.

C'est un auteur qui n'est guère connu du grand public, mais que A. Le Bœuffle pratique familièrement depuis près de vingt ans, comme en témoignent un article paru dans cette *Revue* dès 1965 et une communication présentée à Toulouse en 1977 et imprimée deux ans plus tard dans un ouvrage collectif, *L'astronomie dans l'antiquité classique* (Paris, 1979). Cette longue maturation ainsi que l'érudition de l'auteur expliquent la richesse et l'intérêt de l'ouvrage qui nous est présenté.

L'introduction très ample commence par l'étude de ce qu'on connaît le mieux : le texte. Il se compose de quatre livres, dont le dernier incomplet. A. Le Bœuffle passe en revue les documents qui ont servi à rédiger ce manuel latin d'astronomie : des sphères mobiles qui figuraient la voûte céleste (un peu à la manière des globes terrestres dans nos salles de classe), ainsi que la tradition littéraire, Aratos, Ératosthène, des auteurs péripatéticiens et d'autres astronomes grecs. Dans le domaine latin, si l'influence néo-pythagoricienne est peut-être acceptée avec un peu trop de confiance, Hygin est inséré de façon convaincante dans son contexte, entre les *Aratea* de Cicéron, le *De Sphaera* de Nigidius Figulus et les *Phénomènes* de Germanicus. Au passage, A. Le Bœuffle nous rend attentifs à la discordance qui règne entre le livre III de l'œuvre, inspiré sans doute d'une source antérieure à Aratos, et le livre IV, dont l'information est plus moderne, mais la rédaction plus hâtive.

Mais au fait, qui est Hygin? Faut-il vraiment voir en lui C. Iulius Hyginus, le bibliothécaire d'Auguste, que nous connaissons par le *De Grammaticis* de Suétone? A. Le Bœuffle le croit, et il a peut-être raison. On peut cependant lui faire observer que H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom*, p. 678 sqq., recense de nombreux Hygini, dont certains sont d'époque augustéenne ; une homonymie est donc toujours possible. Pour ce qui est du dédicataire, dont seul le gentilice Fabius est assuré, J. Carcopino proposait de voir en lui Paullus Fabius Maximus, un aristocrate lié aux milieux pythagorisants, qui avait épousé une cousine d'Auguste. A. Le Boeuffle rapporte

cette hypothèse avec une certaine prudence, mais note justement que la date augustéenne de l'œuvre paraît confirmée par toute une série d'indices convergents, en particulier par la mention de l'Apollon d'Actium en II, 37.

La tradition du texte repose sur plus de 70 manuscrits. L'éditeur en a collationné 13 en entier ; ils forment la base de son apparat critique. D'autres manuscrits, cités de seconde main, interviennent çà et là. L'examen de leurs points communs et de leurs divergences aboutit, page LXVIII, à un stemma soigneusement établi. Signalons, à propos des manuscrits *R*, *F* et *P*, pages XLVIII à LI, que Fleury, Fleury-sur-Loire et Saint-Benoît-sur-Loire sont une seule et même abbaye bénédictine, illustre entre toutes. L'apparat critique est abondant et paraît rédigé avec soin. A le pratiquer assidûment, on s'aperçoit cependant qu'il n'est pas toujours irréprochable. Prenons deux exemples caractéristiques. En III, 39, 2, le texte adopté est :

infra autem ansas duas obscuras.

L'apparat dit : ‖ *Ante* duas (*post* ansas) *add.* alias *NPL om. rell.* ‖
Cela nous paraît vague et compliqué. Nous aurions écrit :

‖ ansas duas (*liste des sigles*) : ansas alias duas *NPL* ‖

En IV, 14, 4, A. Le Bœuffle imprime :

Ab hoc circulo abest [alter] tonum dimidium.

et l'apparat critique indique :

‖ alter *deleui* : *add. UL Bu. om. cett.* ‖

Les *rell.* sont devenus *cett.* Et qui est *Bu.*? Est-ce l'édition de Bunte, Leipzig, 1875, ou la *Texteskritik* de Bursian, Munich, 1876? Le *conspectus siglorum* ne nous renseigne pas, l'*Index philologorum* non plus. Quoi qu'il en soit, nous croyons comprendre, dans le lemme cité, que les manuscrits *U* et *L* ainsi que le savant *Bu.* proposent *alter*, tandis que les autres manuscrits n'ont pas ce mot, et que cette dernière solution a paru préférable à notre éditeur. *Deleui* ne signifie donc pas, comme il est usuel, « J'ai supprimé ce mot, bien qu'il soit fourni par la tradition manuscrite », mais « J'ai choisi la leçon des manuscrits qui n'ont pas ce mot. » Nous pensons qu'il convenait d'écrire, tout simplement :

‖ abest (*liste des sigles*) : abest alter *UL Bu.* ‖

Ces deux exemples, auxquels on pourrait joindre des dizaines d'autres semblables, montrent que si l'on ne suit pas des principes de rédaction très rigoureux, on risque de réintroduire un apparat de type négatif.

Le traité d'Hygin est écrit en un latin assez rudimentaire. Sa traduction ne présentait donc que rarement des difficultés, et A. Le Bœuffle a réussi à rendre la sienne lisible et exacte. Un seul détail nous a quelque peu gêné. Hygin use et abuse de tournures telles que *dicitur*, *demonstratur*, *dixerunt*, *diximus*, avec une subordonnée infinitive. En traduisant systématiquement par des incises, du genre « dit-on, pense-t-on », on s'expose à la monotonie et aux maladresses. C'est ainsi que nous lisons, en I, 8, 1 : « Aussi les constellations à leur coucher y tombent-elles, pense-t-on. » Nous aurions préféré qu'on se permît, pour une fois, une légère infidélité à l'ordre des mots latins : *itaque et signa occidentia in eum decidere existimantur.*

Nous n'aurons en revanche que des compliments à adresser aux « Notes Complémentaires », appellation trop modeste de ce qui est un véritable com-

mentaire. L'auteur y a réuni, sous une forme aussi dense que possible, une masse considérable de renseignements sur la cosmographie, l'astronomie, la mythologie et beaucoup d'autres domaines. La place nous manque pour évoquer ici le bel ensemble de textes cosmographiques et astronomiques, tant grecs que latins, que nous offre à présent la collection Budé. Nous dirons donc simplement que dans cette constellation les livres de A. Le Bœuffle sont des étoiles de première grandeur ; les observations critiques que nous avons formulées ne font que traduire l'intérêt qu'ils nous ont inspiré. Et nous ajouterons que la présentation matérielle est irréprochable.

Hubert ZEHNACKER.

CORIPPE, *Éloge de l'empereur Justin II*, texte établi et traduit par Serge ANTÈS (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1981, CXV + 159 pages (pages doubles 1-88).

Voici, traduit pour la première fois en français, et accompagné d'une introduction substantielle et d'un riche commentaire, le panégyrique prononcé en latin, à Constantinople, par l'Africain Flavius Cresconius Coripus, en l'honneur de l'empereur Justin II, successeur de Justinien.

L'introduction, qui dépasse cent pages, fait un tour à peu près complet des questions posées sur l'auteur et son œuvre, tant au point de vue linguistique et stylistique que sur le plan historique et littéraire, et consacre en outre une vingtaine de pages à l'étude de la transmission du texte.

Sur Coripe lui-même, dont au fond on ne sait pas grand chose, Antès se montre très prudent, rejetant les hypothèses hasardeuses, comme celles de B. Baldwin, dont il nous donne pourtant, en note, un compte rendu développé. Il s'attache en revanche à établir une chronologie rigoureuse des différentes œuvres, plaçant le *Panégyrique d'Anastase*, qu'il ne considère plus comme une seconde préface, avant la composition de l'*Éloge de Justin*, et fixant avec le maximum de précision la date des diverses parties de l'*Éloge*.

L'étude historique de la fin du règne de Justinien et des circonstances de l'avènement de Justin est nette et précise, le chapitre concernant l'emploi du latin à Constantinople, et la note qui l'accompagne sur le degré de connaissance du grec que pouvait avoir Coripe, nous ont paru fort intéressants.

Le genre littéraire, essentiellement composite, associe à une influence prépondérante des thèmes épiques toute une tradition alexandrine et impériale de la poésie descriptive (comme chez Claudien), sans oublier des éléments chrétiens et l'influence de l'iconographie. On reconnaît bien là les caractéristiques habituelles d'une œuvre de l'Antiquité tardive.

L'auteur ne se borne pas à faire une étude d'ensemble. Il examine en détail la langue de Coripe, son vocabulaire, sa syntaxe, et, avec beaucoup de précision et de minutie sa versification et sa métrique, en notant tous les emprunts aux prédécesseurs, depuis Virgile jusqu'à Sedulius. On doit souligner, en dépit de l'utilisation de travaux antérieurs, le labeur que sup-

pose un tel travail. L'étude de la transmission du texte, l'examen des différents manuscrits, dont un seul d'ailleurs apporte un texte à peu près complet, aboutissent à l'établissement d'un stemma ; Antès apparaît d'autre part comme le premier à avoir utilisé pour un fragment du livre III de l'*Éloge* le manuscrit *V* (*Vaticanus Ottobonianus 2013*) d'origine française. Il s'est risqué à prendre l'initiative de cinq corrections nouvelles dont quatre portent sur les *periochae* ; elles nous ont paru judicieuses, sauf peut-être celle de *periocha* en marge II, 1, où il serait sans doute préférable de revenir à la version *quam* des *veteres*, plus proche de *iam* de *M*, au lieu de prendre *nisi*, attesté à vrai dire dans la *periocha* principale correspondante, mais plus difficile paléographiquement. En revanche, l'addition *quid Trochilum*, pour combler la lacune de I, 334 paraît ingénieuse et convaincante. Il faut ajouter qu'Antès, avec juste raison à notre avis, s'abstient en général de chercher à combler les lacunes dès qu'elles présentent quelque étendue, ou à trouver un sens à des *loci desperati*. D'autre part, en d'assez nombreux endroits, il s'attache à revenir au texte de *M*, le manuscrit principal, souvent indûment rejeté. C'est encore là une attitude de prudence. Enfin, dans un *corrigendum*, il n'hésite pas à reconnaître, comme préférables aux versions qu'il a lui-même adoptées, deux leçons suggérées par A. R. de Verger dans un article de *Emerita* paru en 1980, après la composition de son ouvrage.

Le texte lui-même est bien présenté, l'apparat critique clair et facile à lire, sans surcharge inutile. Il est précédé de renvois à des passages parallèles de l'œuvre de Corippe, précieux pour l'établissement du texte et de la traduction, et d'une liste de *testimonia*.

Nous avons cependant relevé dans le texte latin quelques fautes d'impression : en I, 57, *ne uana putas aut credas* pour *ne uana putes*... III, 384, *alias* pour *aliae*, en IV, 324, *apibus* pour *opibus*, en IV, 360, *nostras* pour *nostrae*. Quelques mots ont été omis, semble-t-il, dans la traduction : *ardua* (*Praef.* 31), *uirum* (I, 218), *bonus* (II, 99), *curuaque* (IV, 49) ; enfin en IV, 63-64 : *Quae pondus strepitusque uirum motusque fauentis/ferre queant populi* rendu par « pour qu'elles puissent supporter le poids de la population » suppose un escamotage de toute une partie de l'expression. Enfin nous nous permettrons de signaler ce qui nous paraît constituer quelques inexactitudes ou maladresses de traduction. Dans le *Pan. d'Anastase*, 23-24 *Hoc, mihi da, de fonte bibam, tu pabula praebens, /fons mihi dulcis, aquas* est traduit ainsi « Permets-moi de boire à cette source, toi qui m'offres la pâture, ô source douce pour moi, qui m'offre (*sic*), tes eaux » *aquas* a pour attribut *pabula* et le second « qui m'offres » est de trop. Dans l'*Éloge* I, 292, l'adjectif *regale*, qui évidemment se rapporte à *funus*, devient dans la traduction une épithète de *tumulum*. En III, 8, fallait-il traduire *uasa* par « vases » alors que ce mot, d'un sens par ailleurs vague en latin, désigne visiblement ici des candélabres? En III, 110, *potusque parum sapientia quaerit* est rendu comme s'il y avait *potumque parum*, texte donné par *M*, mais qui n'a pas été adopté. En III, 401 : *augusta ab sede recessit*, en parlant du chef des ambassadeurs avars, « il quitta le siège auguste » constitue une traduction peu heureuse ; il aurait mieux valu dire « il s'éloigna du trône auguste » ou « il quitta le séjour auguste ». En IV, 78 : *Fixis tabulata uirebant/palmarum ramis*, « les planchers étaient verts des

branches du palmier » n'est pas heureux non plus, *tabulatum* désignant couramment un étage dans une tour ou une construction. En IV, 144-145 : *subeunt altissima sedis|culmina* « ils gravissent les sommets très élevés du siège » est pour le moins maladroit, il fallait rendre *culmina* par « degrés », sens attesté par ailleurs, plutôt à vrai dire, dans une acception figurée. Enfin en IV, 203, *nomine nota* est traduit comme *nomina nota*. Mais peut-être s'agit-il encore d'une faute d'impression dans le texte latin.

Sans doute pourrait-on trouver d'autres imperfections légères du même genre. Il est toujours possible (et relativement facile) de taquiner un traducteur sur de tels détails. Cela ne diminue en rien la valeur de l'ensemble, le plus souvent traduit avec élégance et exactitude. Ajoutons que les notes offrent au lecteur une documentation extrêmement riche, pleine de références précises et renvoyant à de nombreux ouvrages, sur des questions importantes, comme la signification du phénix, le rite de la *calcatio*, l'imposition du collier et l'élévation sur le pavoi dans le rituel de l'avènement, l'usage du *velum* dans les cérémonies auliques, etc... Le livre est précieux non seulement pour les latinistes et les spécialistes de la littérature, mais encore pour les historiens qui s'intéressent à l'Antiquité tardive ou à la période byzantine. Les références au monnayage et aux monuments figurés sont fréquentes.

P. Dufraigne.

Collection Teubner.

Fragmenta Poetarum Latinorum, edidit C. Buechner, editio altera : Leipzig, Teubner, 1982.

Reprenant le recueil de W. Morel, K. Buechner (dont c'est le dernier ouvrage, les épreuves ont été corrigées par J. Blaensdorf) rassemble les fragments des poètes latins, épiques et lyriques, à l'exception d'Ennius et de Lucilius. K. Buechner s'est attaché à donner des bibliographies complètes pour chaque fragment, il a augmenté l'apparat critique, énumérant les manuscrits des auteurs qui citent les fragments, établi enfin des tableaux de concordance avec les éditions de Morel, Traglia, etc. Peu de fragments nouveaux : le *carmen aruale*, et une énigme (p. 41) pour la solution de laquelle on se contente de renvoyer à Varron ! Quelques attributions seront, naturellement, discutées : le fragment attribué à l'*Ino* de Livius est-il vraiment, comme le suggérait Scaliger, extrait d'un poème de Laevius? Les ouvrages modernes énumérés permettront de nourrir aisément la discussion : une tragédie admet-elle des hexamètres dactyliques?

K. Buechner n'a pas cru devoir donner des indications sur le mètre des fragments, sauf lorsque subsiste une incertitude. Lorsque les vers qu'il cite sont des traductions du grec, le texte original est reproduit (ainsi pour Cicéron). Enfin on trouvera les références nécessaires à l'interprétation du nouveau fragment de Cornelius Gallus.

Pierre Grimal.

M. Tulli Ciceronis, *Scripta quae manserunt omnia*. Fasc. 28 : *In M. Antonium Orationes Philippicae XIV*, edidit Paolo Fedeli : Leipzig, Teubner, 1982, xxvii + 193 pages.

P. Fedeli nous avait déjà donné d'excellentes éditions de Cicéron dans la collection patronnée par le « Centro di Studi Ciceroniani » (*Laelius* et *De Officiis*). Plus de vingt ans après celle d'A. Boulanger et de P. Wuilleumier dans la « Collection Budé » (1959-1960), il vient de publier une non moins excellente édition des *Philippiques* dans la « Collection Teubner ». Les données de la tradition manuscrite n'ont été bouleversées par aucune découverte récente : il y a d'un côté le manuscrit *V* (Vaticanus Basilicanus H 25), et de l'autre tous les manuscrits restants, regroupés dans la famille des *D*(*ecuriati*). Rejetant les tentatives de réhabilitation de *D* et même l' « éclectisme » prôné par Boulanger et Wuilleumier, P. Fedeli affirme nettement la supériorité de *V*, entaché certes de nombreuses erreurs, mais beaucoup moins suspect de corrections arbitraires et d'interpolations. C'est ce principe qui l'a guidé dans son édition, à juste titre nous semble-t-il, quelles que puissent être nos réserves sur tel ou tel point de détail (ainsi en 1, 14, le *consularis* de *bnstv* nous paraît-il décidément préférable au *consulari* de *V* et *c*). Une des caractéristiques de cette édition est le grand nombre des *loci desperati* (11 en tout, à quoi il faut ajouter 5 lacunes). Dès que le texte des manuscrits est corrompu et qu'aucune correction ne s'impose avec évidence, même si le sens général de la phrase est sûr, P. Fedeli préfère rejeter dans l'apparat des conjectures entre lesquelles un choix lui paraît arbitraire, et s'abstient d'en proposer de nouvelles. Peut-être est-ce en effet la solution la plus honnête, le lecteur ne se voyant pas imposer un texte incertain. Mais nous ne comprenons pas alors que l'éditeur n'ait pas davantage pris soin de distinguer typographiquement tout ce qui dans son texte est correction des leçons manuscrites. N'apparaissent ainsi qu'à la lecture de l'apparat des corrections mineures (e. g., 2, 14, *at ad* : *ad ad V*, *ad D*, corr. Faernus ; 2, 87, *bibere* : *uiuere VD*, corr. Badham) et d'autres qui sont plus importantes (e. g., 1, 31, *senatus* : *ueteranis* V^1, *ueterani bct*V^2, *cetera n*, *ueteri s*, *ueteris* ν, corr. Ernesti). Un usage plus systématique des crochets obliques ou l'introduction de caractères italiques auraient été les bienvenus. Une autre caractéristique de cette édition est son relatif conservatisme : si nos calculs sont exacts, il y a dix-huit passages seulement où le texte des manuscrits, conservé par Boulanger et Wuilleumier, est corrigé ou rejeté par Fedeli, contre 35 exemples du cas inverse. Sont ainsi éliminées beaucoup d'additions ou de corrections inutiles, cependant qu'un certain nombre d'interpolations sont suspectées, notamment dans la deuxième *Philippique*, la plus lue et commentée dès l'Antiquité. Si certains choix, là encore, peuvent paraître contestables (il faut nous semble-t-il ajouter ⟨*pro alio*⟩ en 5, 51 et corriger *e*[*s*]*t* en 6, 11, alors que ne nous paraissent nécessaires ni les corrections *c*[*l*]*arus* en 1, 35, et *aude*[*b*]*o* en 5, 51, ni l'addition ⟨*et exiturum*⟩ en 5, 21 ; en 3, 17, *natus* est le seul point commun à tous les manuscrits, et nous préférerions le *Iu*⟨*liae fi*⟩ *lia natus* de Ferrari au *Iulia nat*⟨*a*⟩ de Muret et Fedeli ; en 10, 21, nous ne sommes pas sûr que

la correction de Faernus soit préférable à celle de Halm, et il faudrait en tout cas écrire *qui⟨dem⟩* et non *quid⟨em⟩*), les solutions adoptées nous paraissent dans leur grande majorité emporter l'adhésion. L'apparat critique enfin, bien que généralement de type négatif, est peut-être par sa richesse et sa précision ce qui nous a le plus séduit : signalons la mention de très nombreuses conjectures non retenues mais qui donnent toujours matière à d'utiles réflexions ; l'indication précise de l'origine de toute correction ou conjecture, sans le trop facile recours à l'inutilisable *edd.* ; un relevé complet des corrections du Pogge pour les passages où notre connaissance du texte dépend uniquement de *V* ; enfin de brèves mais denses discussions des problèmes d'établissement du texte, avec des références bibliographiques nombreuses et précises. Un utile *index nominum* clôt le volume. Tout cela fait de cette édition un instrument de travail désormais indispensable, digne des précédents travaux de son auteur comme de la prestigieuse collection qui l'abrite.

Jean-Louis FERRARY.

P. OVIDII NASONIS, *Metamorphoses*, edidit William S. ANDERSON (*Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*) : Leipzig, 1982, 1 vol. in-8° de XXVIII + 419 pages.

Il s'agit d'une réédition d'un ouvrage dont nous avons rendu compte dans cette revue (tome LVIII, 1980, p. 493-498). On devrait dire « réimpression » plutôt que réédition, car W. S. Anderson s'est contenté de corriger un certain nombre d'erreurs matérielles ; il déclare, dans un bref avertissement daté de septembre 1981, qu'il n'a pas encore eu connaissance des comptes rendus de la première édition ; il signale la bibliographie de H. Hofmann, *Ovids Metamorphosen in der Forschung der letzten 30 Jahre (1950-1979)*, parue dans *A. N. R. W.* tome 31, 1981, p. 2161-2273. C'est un instrument de travail indispensable pour toute recherche, non seulement sur les *Métamorphoses*, mais sur Ovide en général.

H. Le BONNIEC.

P. CORNELIVS TACITVS, Tome II, Fasc. 3 : *Agricola*, edidit J. DELZ : Stuttgart, B. G. Teubner, 1983, XIII et 39 pages.

Cette édition de l'*Agricola* vient remplacer dans la collection Teubner. l'édition Halm (1864), déjà remise à jour par G. Andresen (1914), puis par E. Koestermann (1936). Le nouvel éditeur désigne par un sigle approprié les deux parties du *Codex Aesinas* : H (= *Hersfeldensis*), pour la partie ancienne, du IX^e^ siècle (fol. 56-63), E, (auparavant appellation de l'ensemble du *codex*) pour la partie récente, copiée au XV^e^ siècle par Stefano Guarnieri (fol. 52-55 et 64-65) ; de plus, il distingue aussi avec précision les différentes mains qui ont participé à la correction de la copie d'origine, si bien que, de quatre sigles chez Koestermann (six chez E. de Saint-Denis), on passe ici à treize. Le nouvel éditeur introduit une vingtaine de modifications par rapport au texte de son prédécesseur. Les unes consistent à privilégier les leçons

de H : 15, 3 : *si et se* (*si sese*) ; 23 : *exercitus* (*exercituum*) ; 25, 3 : *castellum* (*castella*) ; d'autres à prendre en compte des suggestions plus ou moins récentes de commentateurs, par exemple 14, 1 : *Togidumno* (*Cogidumno*) d'après C. E. Murgia, *Cl. Ph.*, LXXXII, 1977, 339 ; 24, 2 : *in melius* (*melius*) d'après le même dans *Calif. St. in Class. Ant.*, XI, 1978, 163 ; 34, 1 : *nonam* (*unam*), selon E. Hübner, *Mus. Helv.*, XXVII, 1970, 237. En revanche, des corrections comme *Anauam amnem*, en 24, 1 (pour *naue prima*), toujours selon Murgia, *Cl. Ph.*, LXXII, 1977, 341 ou, en 34, 1, *iurati* (pour *laturi*), proposé par l'auteur lui-même dans *Mus. Helv.*, XXVII, 1970, 237, sont évoquées dans l'apparat critique, mais non introduites dans le texte. Certaines, encore, sont heureuses, comme en 7, 1, *Intimilios* (au lieu de *Intimilium*), leçon de Juste Lipse d'après *in templo* de E A B ; mais certaines autres paraissent, en revanche, moins bien venues, par exemple en 12, 1, *⟨dis⟩trahuntur* proposé par Heinsius, ou, en 25, 1, *hostibus exercitus*, de Becker, contre *hostili exercitu*, correction marginale dans H, adoptée par E. de Saint-Denis, du texte de A B, *hostilis exercitus* ; en 30, 1, J. Delz gratifie de la *crux coistis*, légitimement reçu, à mon sens, par E. Koestermann et E. de Saint-Denis. On peut regretter que le caractère exagérément négatif de l'apparat critique le rende parfois obscur ou insuffisant.

Au total, cependant, cette édition représente un utile *aggiornamento* de l'opuscule de Tacite.

J. Hellegouarc'h.

P. Cornelivs Tacitvs, *Dialogus de oratoribus*, edidit H. Heubner : Stuttgart, B. G. Teubner, 1983, xv-54 pages.

H. Heubner nous présente une remise à jour du texte du *Dialogue des orateurs* publié dans la même collection, en 1949, par E. Koestermann, qui lui-même avait pris la suite de C. Halm (1873-1883) et de G. Andresen (1918). Dans une brève introduction, l'auteur fait l'histoire de la transmission de l'œuvre ; il rappelle les incertitudes sur la valeur respective des manuscrits, en particulier en ce qui concerne *B* (Vaticanus lat. 1862) et *b* (Leidensis Perizonianus XVIII Q 21), mais il juge sans importance pour l'établissement du texte leur répartition en deux ou trois classes. Cette introduction est complétée par une très copieuse bibliographie (pour l'article de E. Borzsák, lire « A propos des... » et non « A proposition des ... »).

Par rapport à Koestermann, H. Heubner se caractérise par une tendance à substituer plus aisément aux leçons des *codices* les suggestions d'éditeurs ou de critiques antérieurs : par exemple, de Juste Lipse : 15, 1 *⟨parem⟩ antiquis* ; 21, 8 *decor⟨e⟩* ; 27, 2, *perstringet* (contre *perstringat* ou *perstringit*) ; de Freinsheim : 7, 2, *in animo* (*in alio* ou *in alieno*) ; de Ritter : 40, 1, *contentiones* (*contiones*) ; de Ursinus : 19, 5, *in corona* (*in cortina*), etc. J'ai relevé sauf erreur, trois corrections personnelles : en 13, 4, *quibus parcius praestant* au lieu de *quibus non praestant* suggéré par Juste Lipse et reçu par plusieurs éditeurs, dont Koestermann ; en 32, 3, *instituta ciuitatis* préféré à *ius ciuitatis* ; en 41, 1, addition de *ab* devant *antiquis oratoribus*. Il faut également

signaler, en 32, 6, l'ajout de *officinis*, mais d'après Haase, et, en 33, 5, l'exclusion de *eloquentiae* à la suite de Sauppe.

Excellente présentation du volume, dans lequel je n'ai remarqué aucune erreur matérielle en dehors de celle que j'ai signalée ci-dessus.

J. Hellegouarc'h.

P. Cornelius Tacitus, *Historiarum libri*, edidit H. Heubner : Stuttgart, B. G. Teubner, 1978, 1 vol. in-8°, 264 pages.

L'éditeur a publié un savant commentaire des *Histoires* ; c'est assurément un des meilleurs spécialistes de Tacite, aussi son édition présente-t-elle un grand intérêt. Dans la question très controversée de la valeur des manuscrits *recentiores*, il revient à la conception qu'on peut dire classique : seul le *Mediceus II* (XI^e^ siècle) nous a conservé la tradition authentique ; tous les autres, une trentaine de manuscrits tardifs (XV^e^ siècle), en sont dérivés. Ils sont donc négligeables, utiles seulement pour corriger les passages corrompus : « Qui omnes nihil nobis prosunt, nisi quod errores quidam codicis, unde sunt transcripti, librariorum coniectura correcti sunt ». Parmi ces *recentiores* H. Heubner accorde une attention particulière au *Vaticanus Latinus* 1958 (étudié en 1925 par F. Grat), copié à Gênes, et au *Guelferbytanus Gudianus* 118, copié à Ferrare ; il y joint le *Laurentianus* 68, 5 (Florence) et le *Yalensis I* (Milan). On sait que E. Koestermann avait surestimé la valeur du *Leidensis B. P. L.*, 16 *B* : admettant que ce manuscrit ne dérivait pas du *Mediceus II*, ou du moins qu'il avait conservé des leçons provenant d'une autre source, ce savant, dans ses éditions des *Histoires*, à partir de 1960, avait tenu la balance égale entre les deux manuscrits, et adopté trop hâtivement en de nombreux passages les leçons de *L*, de préférence à celles de *M II*. Une longue polémique s'en était suivie (voir la bibliographie dans la préface de Heubner, p. VII, n. 8). On considère généralement aujourd'hui que le *Leidensis* ne mérite pas une telle faveur, car c'est un manuscrit corrigé par des humanistes, utile pour l'étude de l'*histoire* du texte de Tacite, mais pratiquement inutile pour l'*établissement* scientifique de ce texte, parce que, comme l'écrit Heubner, il n'est pas un témoin indépendant : « Non... testis verborum Taciti a Mediceo seiunctus ». On ne peut, à mon sens, que lui donner raison. En conséquence, le texte de la nouvelle édition est, dans toute la mesure du possible, celui du *Mediceus* ; l'apparat critique, réduit à sa plus simple expression, mentionne la leçon de *M II* et la correction adoptée, lorsqu'elle est nécessaire. C'est seulement pour combler les lacunes du *Mediceus* que sont cités (nécessairement !) les témoignages de certains manuscrits tardifs. Il est permis de trouver que l'appareil critique est tout de même trop sommaire ; d'autre part, certains choix du nouvel éditeur sont discutables ; néanmoins, il a eu raison, contre Koestermann, d'éliminer un bon nombre des leçons du *Leidensis* ; tout compte fait, cette édition des *Histoires* est peut-être aujourd'hui la plus sûre.

Voici quelques exemples tirés du livre I, où Heubner n'a probablement pas fait le bon choix : 1, 11, *domui*, correction de Ricklefs, est adopté, sans

nécessité ; pourquoi ne pas conserver *domi* donné par le *Mediceus* et le *Leidensis*? — 35 1, *sistens* est la leçon de *M*, mais la correction *resistens* de Faernus, préférable pour le sens, se justifie aisément par une haplographie : (*corpore*) *resistens*. — 48, 2, *temptasset* est une correction de Puteolanus, à la place de *temperasset* de *M*, qu'on ne peut conserver ; une autre correction : *temerasset* (Rhenanus) me semble plus intéressante. — 49, 1, *primoribus* est une correction, sans doute inutile, de Faernus ; garder *prioribus*, du *Mediceus*. — 52, 2, Heubner supprime *auiditate imperandi* qu'il tient pour une glose ; le passage est difficile, et il n'est pas question de le discuter ici, mais la solution chirurgicale de l'éditeur est, à mon avis, inacceptable.

H. Le Bonniec.

P. Cornelivs Tacitvs, tom. I : *Annales*, edidit H. Heubner : Stuttgart, B. G. Teubner, 1983, 1 vol. in-8°, xi et 481 pages.

Cette nouvelle édition des *Annales* de Tacite vient prendre place, dans la collection Teubner, à la suite (ou à côté) de celle de E. Koestermann, qui n'est pourtant pas très ancienne, puisque le dernier tirage (le cinquième) date de 1965 ; mais elle a paru à Leipzig, celle-ci à Stuttgart : ceci explique peut-être cela.

Dans sa courte préface (un peu plus de huit pages), H. Heubner procède à l'habituelle présentation de la tradition manuscrite ; il s'élève, après plusieurs autres, contre le primat attribué par son prédécesseur au manuscrit *L* (*eius lectiones omnibus locis attulit, multis etiam nimis propere praetulit*) ; à ses yeux, *L* est une copie indépendante du manuscrit de base, *M*, qu'a eue entre les mains et corrigée Rodolphus Agricola. Il signale également l'intérêt d'un exemplaire de l'édition de Spire, conservé dans la Bibliothèque du Land de Wurtemberg à Stuttgart qui, ayant été la propriété de Dietrich von Plieningen (ou Pleningen), ami et disciple d'Agricola, contient des corrections de ces deux humanistes.

Suivant une tendance observée dans les derniers volumes publiés à Stuttgart, l'apparat critique est extrêmement simplifié, réduit en principe à l'essentiel, mais, comme il est de surcroît négatif, il devient parfois difficilement interprétable. Le nouvel éditeur se montre nettement plus réceptif que ses prédécesseurs, notamment E. Koestermann et P. Wuilleumier, aux corrections apportées à *M* par différents savants, particulièrement à celles de Juste Lipse (1, 20, 2, *uetus* ; 2, 78, 2, *alto* (au lieu de *lato* dans *M*) ; 11, 10, 1, *auebat* (*habeat M*, *habebat L*) ; *imbuerat* (*induerat*), etc.), mais aussi à celles de Heinsius (12, 53, 1, *prolapsae* contre *prolapsa*), d'Andresen (13, 34, 1, *in eodem* au lieu de *in eo*), de Madvig (4, 50, 2, *tantum his* pour *quamuis*), d'Orelli, de Nipperdey, d'autres encore. Lui-même apporte un certain nombre de suggestions plus ou moins heureuses (en 1, 27, 2 ; 2, 31, 2 ; 2, 32, 2 ; 11, 23, 4 ; 14, 61, 1) ; en 14, 19, *quod clariorem effecit* pour *quam clariorem effecit* paraît à première vue malencontreux, demanderait en tout cas à être justifié et expliqué. Dans plusieurs cas, il aurait été, à mon sens, plus judicieux de garder le texte de *M* : 12, 5, 3, *leuamen* de *M* et *L* (au lieu de *leuamentum*

retenu par l'éditeur) ; en 12, 36, 1, *insulam* (*insulas*) ; 13, 50, 2, *senatores* (*seniores*) ; en 14, 33, 2, *militarium* (*militare* ⟨*horre*⟩*um*) ; en 15, 51, 3, *senatui* (*sancti*). En 12, 22, 1, la leçon *oraculum* pour *simulacrum* ne s'impose vraiment pas, non plus que *iuuenilem* pour *iuuenalem* en 13, 47, 2. Un cas particulièrement significatif de correction indûment apportée au texte de *M* est en 2, 23, 3, où le banal *humidis* a été substitué par Rhenanus à *tumidis* (gorgés d'eau) qui représente pourtant sans aucun doute un emprunt à Virg., *Georg.*, 2, 324, dans un passage où les traits poétiques sont nombreux.

Cependant, il faut louer H. Heubner d'avoir aussi parfois conservé le texte de *M* contre l'opinion d'autres éditeurs : 11, 12, 2, *opperiri* ; 12, 47, 4, *mox quia* ; 12, 53, 1, *pro libertis haberentur* ; 13, 26, 2, *uine an* ; 14, 16, 1, *nec ore uno* ; dans d'autres cas, la solution adoptée est empruntée à ses prédécesseurs : 4, 27, 2, *sed culpae nescia* ; 5, 3, 1, *Germanici stirpis exitium* ; 11-18, 1, *auxiliare stipendium* ; 14, 32, 1, *ac labente*, à partir de *sic labente* de *M*.

Ces diverses observations, dont le caractère subjectif est inévitable, ne doivent pas nous faire oublier les incontestables qualités du travail de H. Heubner, qui a le mérite de nous présenter un texte rajeuni, même dans son aspect typographique. Il me paraît utile de signaler, pour terminer, en vue d'une nouvelle édition ou d'un nouveau tirage qui interviendront certainement, les fautes d'impression que j'ai relevées : en 1, 30, 1, oubli, semble-t-il, de *turbator* ; en 1, 42, 2, la phrase *an ciues... senatus auctoritas* est imprimée deux fois ; en 2, 4, 1, *corporius* (pour *corporis*) ; en 2, 12, 3, *industoditur* (*incustoditur*) ; en 2, 8, 3, *cum insultant* au lieu de *dum insultant* semble également une faute d'impression, car la modification n'est pas signalée dans l'apparat critique, et il en est certainement de même, en 5, 10, 1, pour *more* au lieu de *mox*.

J. Hellegouarc'h.

Minvcivs Felix, *Octauius*, edidit Bernhard Kytzler : Leipzig, Teubner, 1982, xiv et 41 pages.

Le court dialogue qui nous a été transmis comme VIII^e^ livre de l'*Aduersus nationes* d'Arnobe et que F. Baudouin, dès 1560, a restitué à son auteur, Minucius Felix, n'a pas cessé de susciter, tant par ses difficultés textuelles que par la valeur de son contenu, l'intérêt des éditeurs. Une trentaine d'éditions pour le seul xx^e^ siècle était constatée par B. Kytzler dans l'avant-propos de celle qu'il a donnée à Munich en 1965, avec traduction allemande, et dont l'élégance, la solidité, le sérieux ont été loués ici-même (43, 1965, p. 584-585). Il la reprend aujourd'hui en l'adaptant aux normes de la *Bibliotheca Teubneriana* où elle remplace celle de H. Boenig (1903), périmée et épuisée. Mais cette reprise n'est pas simple reproduction : l'index des sigles est passé de 57 à 92 titres, le savant berlinois ayant enrichi et précisé sa base critique en direction du passé en même temps qu'il prenait en compte tout l'apport des travaux récents : l'édition d'E. Paratore (Bari, 1971) et surtout l'importante contribution de K. Abel (*Rhein. Mus.*, 110, 1967, p. 248-283) ; de même il a utilisé plus complètement l'édition de J. Beaujeu (Paris, 1964). On constate donc plus d'ampleur dans l'apparat critique qui continue de

se caractériser par la place faite aux conjectures et corrections proposées depuis le XVI^e siècle : encore que l'éditeur, comme il l'indique p. VI, se soit contenté de retenir celles qu'il a jugées les plus éclairantes pour la pensée de l'auteur. Tout cet enrichissement a peu retenti sur le texte lui-même : nous n'avons pas relevé de modifications considérables par rapport à celui de 1965 : dans deux cas a été admise une correction de l'édition *princeps* (5, 1 et 17, 2) ; dans un autre (29, 3), c'est un retour, au contraire, au texte de *P* avec changement de ponctuation. D'une façon générale, l'*emendatio* a été pratiquée avec la plus grande discrétion, et ce texte se situe du côté de la tendance conservatrice qui prévalut dans les premières années du XX^e siècle contre l'hypercriticisme de la fin du XIX^e siècle. Il est, en tout cas, beaucoup plus marqué par cette tendance que celui de J. Beaujeu : sur ses quarante-six désaccords avec ce dernier texte, nous en avons relevé trente-huit où il suit fidèlement *P*. Quelquefois même ce scrupule peut paraître excessif : ainsi, en 26, 12, le maintien de l'étrange hapax *procupidinem*. Beaucoup plus rare est le cas inverse de corrections adoptées là où J. Beaujeu garde le texte du manuscrit (en 11, 1 et 17, 2). Cette attitude généralement respectueuse à l'égard du texte transmis ne portera pas préjudice au lecteur qui trouvera toujours, dans l'apparat, des ressources pour décider lui-même. En quatre pages substantielles, l'introduction fait le point sur la transmission, sur la date et la relation chronologique avec Tertullien (l'antériorité de ce dernier est admise avec beaucoup de prudence), enfin sur les divers problèmes littéraires (forme dialoguée, art, style, signification de l'œuvre). Là encore, l'essentiel de la bibliographie récente est bien dominé et soigneusement signalé.

René BRAUN.

Cambridge University Press.

C. O. BRINK, *Horace on Poetry* III : Epistles Book II. The Letters to Augustus and Florus : Cambridge University Press 1982, 1 vol. in-8° de XVII + 644 pages.

Voici venu le troisième et dernier volume de l'ouvrage monumental entrepris par C. O. Brink avec la publication des *Prolegomena* en 1963 et poursuivi, en 1971, avec le tome II, consacré à l'*Art Poétique*. Nous trouvons donc ici le résultat d'une vingtaine d'années de recherches et de méditation sur les trois *Épîtres* dans lesquelles Horace réfléchit sur la fonction du poète et le rôle de la poésie dans la cité. Bien que le sujet du présent volume soit essentiellement une édition, suivie d'un très abondant commentaire, des épîtres à Auguste et à Florus, l'auteur a non seulement ajouté des compléments destinés à mettre à jour les deux tomes précédents (Bibliographie, Addenda et Corrigenda au tome II), mais il a fait suivre les deux textes et leur commentaire d'une série d'études littéraires sur l'ensemble des problèmes posés par la manière dont Horace a composé ses *sermones*. Mieux encore, élargissant son point de vue, C. O. Brink s'est interrogé, dans une note préliminaire, sur ses propres intentions et sa méthode ; il se rattache expressément

à A. E. Housman, Willamowitz et Richard Bentley, tout en déclarant son intention d'ouvrir le champ de la « philologie » à tous les domaines que concernent le pouvoir des mots, depuis l'orthographe (un appendice sur l'orthographe suivie par les manuscrits), puis la lexicographie (le commentaire, à cet égard, est particulièrement riche, chaque mot étant étudié dans son histoire, et son champ sémantique défini), la filiation des idées et des formules, y compris les « modèles » grecs, et les descendances parfois inattendues (on trouvera des citations du grec des *Évangiles*), la composition de chaque texte, c'est-à-dire la manière dont procède la pensée du poète, enfin la manière dont ces épîtres peuvent s'insérer dans leur moment — et là, C. O. Brink se livre à un périlleux, mais fascinant exercice, qui consiste, en notre ignorance de la chronologie objective des trois épîtres du livre II, à les situer, de l'intérieur, dans le déroulement, phase par phase, de la littérature augustéenne. Ce qui aurait pu, ainsi, n'être qu'un cercle vicieux, devient la reconstitution, vraisemblable, d'une évolution politico-littéraire.

Ce grand travail, peut donc être lu selon plusieurs axes : d'abord une histoire de la recherche philologique sur ces trois textes, avec une bibliographie probablement exhaustive de tout ce qui a été écrit depuis le XVI^e^ siècle sur chacun des mots dont ils se composent, sans compter ce qu'en ont dit les commentateurs anciens, dont les gloses font, bien entendu, l'objet d'une stricte critique. Ce qui fournit les éléments indispensables à l'établissement du texte. Chemin faisant, cette méthode permet de passer en revue, ou tout au moins de rencontrer la série presque infinie des corrections apportées autrefois au texte des manuscrits, et dont beaucoup nous surprennent. En dépit de son attachement à R. Bentley, C. O. Brink a certainement raison de refuser presque toutes les « émendations » proposées (ainsi II, 1, 41 : *ueteresne poetas* « corrigé » en *ueteresne probosque* par Bentley, contre tout bon sens) ; ce qui ne l'empêche pas d'adopter parfois une attitude proche de l'hypercritique, et de considérer comme fautifs des vers que d'autres éditeurs acceptent. Est-on certain que le poète romain écrivait selon les critères adoptés par les commentateurs du XVIII^e^ siècle? Ainsi, II, 1, 115 et suiv. : *quod medicorum est / promittunt medici* est considéré par C. O. Brink comme suspect, et on cite comme peut-être exacte la correction, d'une langue fort incertaine (le commentaire le montre), imaginée par Bentley : *melicorum* et *melici*, à la place de *medicorum* et *medici*. Pourquoi ne pas admettre qu'Horace donne ici trois exemples (selon l'usage) et non quatre, le second étant exprimé en deux propositions généralisantes? Et cela permet peut-être de réviser la condamnation portée contre le v. 101 (*quid placet aut odio est quod non mutabile credas*?) qui, lui aussi, généralise la comparaison qui vient d'être exprimée. Quoi que l'on fasse, il est impossible d'échapper à une vision subjective du texte.

L'une des directions les plus intéressantes de ce travail est sans aucun doute la tentative pour discerner, dans chaque poème, quelle a été l'intention du poète, dont on nous dit ici qu'il était capable « de combiner un mouvement de pensées et d'émotions parfaitement fluide avec un lien fortement rationnel entre elles » (p. 445). Dans la typographie, C. O. Brink marque des paragraphes, et il insiste, avec raison, sur l'utilité, et même la nécessité d'éta-

blir ces repères visibles. Ces paragraphes de longueur variable (de quatre vers à dix, quinze, ou vingt, jamais beaucoup plus) définissent ce que l'on pourrait appeler des « taches de couleur », des centres quasi autonomes d'où rayonnent des suggestions implicites, le rapport logique de l'un à l'autre n'étant pas souligné, mais devant être découvert par le lecteur. C'est en cela, dans ce refus d'un discours unilinéaire, que consistent la « composition » et la poésie d'Horace. Ajoutons que cette poésie est, aussi, sensible dans les *Carmina*. A l'intérieur de chaque « paragraphe », Horace joue, avec une parfaite maîtrise, des différences de ton et de style ; il use du récit, de l'anecdote à intention satirique, du mime, ici comme il le faisait dans les *Satires* et dans le premier livre des *Épîtres*. Ce qui est suggéré l'emporte, de beaucoup, sur ce qui est dit.

Chemin faisant, C. O. Brink en vient à définir la poésie augustéenne, en elle-même, dans son impact. Une formule très frappante déclare (p. 569) : « quiconque tentera de traduire un grand poème (augustéen) en grec (et même, dans le cas de l'*Art poétique*, dans le grec de Néoptolème de Parion) ira au devant d'une vilaine surprise. On ne pourrait le faire sans en tuer l'esprit et le style ». Mais alors, en quoi ces *sermones* sont-ils romains, et ne peuvent être que romains? En ce qu'ils affirment, et, dans une certaine mesure, par la vertu de leur langage poétique, montrent en acte, la double fonction de la poésie : la perfection qui la rend éternelle et sa valeur pour la conduite de la vie. La poésie, pour Horace, est une intuition du Beau et du Bien. Et l'un des problèmes majeurs qui se posaient alors aux hommes qui tentaient de rendre Rome à elle-même était d'ordre spirituel. Peut-être est-ce là ce qu'Horace voulait faire entendre à Auguste. Les poètes, autrefois, faisaient l'éloge des rois. L'exemple d'Alexandre montrait que cette entreprise était vouée à l'échec : si les sculpteurs et les peintres peuvent rendre justice à leur modèle, en pareil cas, il semble bien démontré que cela est impossible aux poètes. Il n'en va pas de la sorte si ces mêmes poètes créent un monde spirituel qui placera la Rome historique dans une autre lumière. Et ce sera l'*Énéide*.

C. O. Brink distingue plusieurs périodes dans l'évolution de la poésie augustéenne : il y a d'abord le moment où Mécène intervient, et où Auguste est lointain, héros, divinité plutôt qu'être humain et « compagnon de route ». Puis, avec la semi-disgrâce de Mécène, une seconde période s'ouvre, qui se terminera en 8 avant J.-C. Auguste est alors en rapports directs avec Horace. Le second livre des *Épîtres* appartient à cette seconde période. Et l'on nous propose, en conclusion, la chronologie suivante pour les trois poèmes : 19 avant J.-C. pour l'épître à Florus, 12, environ, pour l'épître à Auguste, ce qui fait de l'*Art poétique* la dernière œuvre d'Horace. L'auteur ne dissimule pas la part d'hypothèse sur laquelle est fondée cette chronologie. Mais on ne peut se dispenser d'en proposer une, et les arguments dont on dispose sont trop peu nombreux et trop incertains pour que l'on puisse faire autre chose qu'exprimer des préférences en faveur de tel ordre plutôt qu'un autre. La « démonstration » vient ensuite.

Le commentaire est suivi de vingt et un appendices, qui développent tel ou tel problème strictement « philologique » plus longuement qu'il n'eût été

possible dans les limites d'une note. On trouvera de très intéressants développements sur les sujets les plus divers : le sens de *critici*, celui du verbe *properare* dans le vers : *Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi* (mais pourquoi ne pas mentionner l'épithète *motoria*, traditionnellement appliquée au genre préféré du poète?) ; une dissertation sur *exactus* et *perfectus*, sur l'infinitif en *-ier*, sur des problèmes de prosodie et de métrique, sur la notion de *genius*, sur la comparaison de la vie à un banquet, sur les rapports entre les deux premières épîtres du livre et l'*Art poétique*, etc.

Le troisième volume de la série est aussi plein de science que les deux premiers, il est aussi plein d'hésitations, voire de modestie, et, quand il s'agit d'Horace, cette qualité ne laisse pas de s'imposer.

Pierre GRIMAL.

Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis.

M. Tulli Ciceronis Epistulae, vol. I : *Epistulae ad Familiares* ; recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. S. WATT : Oxford, 1982, 562 pages.

Cette nouvelle édition, particulièrement soignée, des *Lettres familières* respecte l'ordre dans lequel les donnent les manuscrits ; la précédente édition conçue selon ce principe était celle d'Umberto Moricca, dans le *Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum* (2 vol., Turin, 1949), qu'on s'étonne de ne pas trouver mentionnée dans l'*Index librorum et philologorum* initial, non plus que le tome 5 de l'édition Constans-Bayet, publié en 1964 (2e édit., revue et corrigée, en 1983 ; le t. 7 n'a paru qu'en 1980) ; lacune ou dédain d'autant plus surprenant que W. S. Watt s'est attaché, avec une diligence et une patience de bénédictin, à collationner non seulement les manuscrits, ce qui lui a permis, comme c'est presque toujours le cas, de relever quelques erreurs de lecture (par exemple : I, 8, 2, l. 6, *a quo* est omis dans le ms. G), mais aussi les éditions anciennes à partir de celle de Rutilius (1528) : il a pu ainsi préciser et souvent rectifier la paternité de nombreuses conjectures, traditionnellement attribuées à des savants qui leur avaient fait place dans leur édition, mais n'en étaient pas les auteurs ; justice est ainsi rendue notamment à un B. Rutilius (*Decuria*, Venise, 1538), un C. Stephanus (ed. *Op. omnia*, Paris, 1554), un I. J. G. Scheller (*Observationes*, Leipzig, 1785), entre autres, et il faut savoir gré à W. S. Watt de ce labeur ingrat.

La Préface offre, sur l'histoire et l'établissement du texte, un exposé remarquablement précis et bien informé, sobre et clair ; prudent aussi, comme l'édition elle-même : W. S. Watt n'adopte qu'un petit nombre de conjectures personnelles, présentées pour la plupart dans trois courts articles de 1980 (*Herm.*, 108, 357 sq. ; *Class. Quart.*, 30, 382 sq. ; *Proc. Camb. Philol. Soc.*, 26, 89 sq.) ; encore a-t-il parfois renoncé à incorporer dans le texte ses suggestions antérieures (par exemple : IX, 8, 2, l. 2 ἴδια *nobis et* au lieu de *de nobis* ; XIII, 40, l. 5, *et quidem* pour *quod* devant *scio*). Certaines de ces innovations sont intéressantes et ont chance d'être justes, comme l'addition d'un *et* devant *quidem* en II, 12, 3, l. 5, ou de *uel* — préférable à *aut* — devant *ut*

en IV, 3, 3, l. 4. D'autres apparaissent beaucoup plus contestables, ainsi que certains choix en faveur d'une variante ou d'une correction généralement écartée ; ainsi en IV, 3, 4, l. 3, il n'y a aucune raison de corriger *uiderem* (transposition de *uidebam*, imparfait banal après *postquam*) en *-rim*, avec Manutius ; en revanche, au § 5 de la lettre IV, 4, l. 9 sq., le *ceteri et* du *Mediceus* est inacceptable devant *cetera* (repris ensuite par *ea*) et il faut soit admettre le *Caesare* de G et de R, soit rejeter le mot comme l'a fait Schütz ; en IV, 12, 1, l. 2, la correction, proposée par Price, de *nobis* (R ; *bonis* M, G) en *omnibus* est gratuite et superflue ; en VI, 11, 1, l. 2, l'addition de *ut* devant *mihi*, suggérée par Otto, est plus simple, mais beaucoup moins satisfaisante pour le sens que la conjecture de Lehmann ou celle, voisine, de Müller ; en XVI, 22, 2, l. 2, Watt adopte la variante *Billienus*, tout en renvoyant à VIII, 15, 2, l. 8, où il choisit *...Bellieni* (pour ce dernier passage, on ne peut lui reprocher d'ignorer la conjecture *Bellieni uerna Demetri* que nous avons présentée dans les *Mélanges Wuilleumier*, parus seulement en 1980) ; etc.

Page 8 de la Préface, W. S. Watt souligne son admiration et sa dette de reconnaissance à l'égard du dernier éditeur des *Ep. ad Fam.*, D. S. Shackleton Bailey (Cambridge, 1977) ; mais, en fait, il adopte bien peu de ses nombreuses corrections et son nom apparaît rarement dans l'apparat critique. Il est vrai que celui-ci, le plus souvent « positif » et toujours clair, se signale par sa brièveté, selon l'usage de la *Biblioth. Oxon.* (« *brevi adnotatione critica instruxit* ») ; il ne donne même pas toutes les variantes du *Mediceus* — autres qu'orthographiques, s'entend — : par exemple, IV, 6, 1, l. 6, *ipsi* ; IV, 9, 2, l. 9, *esse* ; IX, 8, 1, l. 14, *essem* ; XIII, 15, 1, l. 11, omission de plusieurs mots dans une citation de l'*Odyssée* ; etc. Plus grave : en XV, 16, 1, l. 3, l'app. crit. n'indique pas que *exspectabo* ne figure dans aucun des manuscrits de base, où on lit uniquement *spectabo* ; on peut donc se demander si l'édition est aussi fiable qu'elle le paraît d'abord. Ajoutons que, si les additions ou suppressions de mots, fût-ce la préposition *a*, sont soigneusement signalées dans le texte par des crochets obliques ou droits, aucune autre modification n'a ce privilège, quelle que soit son importance (par exemple, en III, 3, 1, l. 1-2, *Fabius Vergilianus* substitué au *fabianus* des *mss*) ; il est permis de le regretter.

Jean BEAUJEU.

Sources chrétiennes.

SAINT-JÉROME, *Apologie contre Rufin*, introduction, texte critique, traduction et index par Pierre LARDET (coll. « Sources chrétiennes », n° 303) : Paris, 1983, 359 pages.

Après une admirable *editio maior*, armée d'abondantes notes critiques (voir *R. É. L.*, t. 60, 1982, p. 373 sq.), voici, si l'on peut dire, une *editio minor*, non moins soignée et neuve. Après un index bibliographique et une très utile table de « repères chronologiques » (fort détaillée pour tout ce qui concerne Jérôme et Rufin), l'introduction, tout à la fois historique, doctrinale

et littéraire, met en valeur, avec un sens des nuances et une clarté rarement si bien alliées, tout ce qu'il faut savoir pour comprendre ce débat compliqué, et la portée de l'œuvre dans les trois perspectives indiquées.

Le chapitre initial sur « l'historique du conflit » fera date dans une histoire des plus embrouillées. Il est le fruit d'une longue pénétration psychologique des idées et des sentiments, successifs ou simultanés, des deux « amis-adversaires », et de leurs relations changeantes, pleines de coups de théâtre, au cœur de l'imbroglio origéniste et antiorigéniste ; on le trouve ici éclairé dans ses malentendus, ses incidences personnelles, ses faux et ses vrais problèmes. P. Lardet guide le lecteur avec l'aisance élégante d'un familier de tous les acteurs, et un art de rendre transparentes des intrigues souvent confuses. Son intelligence se prononce avec une netteté clinique, sans trahir ce débordement de passions calculé, propre à ce qui pourrait bien être, dans la littérature latine, le chef-d'œuvre du genre polémique ; ou des genres, tant les « démontages » de P. Lardet (que démontrera mieux encore l'édition de son commentaire) indiquent des affinités avec bien des traditions antiques, bibliques, chrétiennes.

Les quarante pages sur « l'esthétique de l'œuvre » constituent un remarquable essai sur l'originalité de la création littéraire chez Jérôme. L'analyse délicate des structures a permis non seulement de montrer la maîtrise de l'écrivain en matière de *dispositio* ; mais aussi d'en déduire un ensemble de titres et de sous-titres qui, en bonne place dans la traduction, facilitent la lecture de l'œuvre dans les deux langues, en permettant de faire à tout moment le point sur la suite des idées. Car celle-ci est à la fois rigoureuse, mais subtilement dissimulée en bien des endroits — ainsi que dans les traités de Sénèque — : elle ne s'explicite pas, pour ne pas rompre le discours, tout en l'armant redoutablement. On retiendra les traits majeurs de cette écriture, sans doute la plus savamment apprêtée de Jérôme, et la plus opposée à ce qu'il appelle le *sermo tumultuarius* de ses dictées épistolaires ou exégétiques. Il demeure ici, pour assurer le succès de l'œuvre auprès du public lettré de Rome, plus homme de lettres que jamais. Il déploie « une panoplie de moyens tactiques », sans que le souci premier de l'efficacité nuise à la *delectatio* : l' « écriture surexpressive », où la passion se concentre en effets concertés, use de tous les moyens de la rhétorique, mais avec une intensité qui aboutit à une emphase quasi-permanente, comparable à celle des plus grandes pages d'Ammien. P. Lardet a raison de parler, à ce propos, de « métaphores qui se bousculent en un genre de bariolage baroque ». On est bien, effectivement, devant un chef-d'œuvre du « baroque théodosien », en matière de prose d'art. La technique d'allusions et de citations représente un extrême dans l'évolution des techniques antiques de la *retractatio*. Jérôme déploie là les ressources d'une immense culture, au service d'une création littéraire encore conforme aux principes de Quintilien.

Grave est la question posée en ce troisième chapitre. P. Lardet y définit « la position de l'auteur » — à égale distance de l'apologie et de l'invective, dont les deux préjugés n'ont respectivement cessé de justifier ou d'accabler Jérôme, depuis la première réception romaine du *Contre Rufin* jusqu'à nos jours. Entre Augustin et Rufin, Jérôme tente de tenir la gageure d'une « polé-

mique chrétienne » — sans que cette formule de P. Lardet doive être tenue pour un *oxymoron* gratuit. Jérôme voudrait demeurer à la fois fidèle aux personnes et aux idées, même s'il préfère désormais la vérité (ou ce qu'il croit être tel) à son ami Rufin. Comment, en une telle occurrence, pour la chrétien Jérôme, servir la vérité sans manquer à la charité? Jérôme a-t-il trouvé une « issue » dans l' « écriture comme salut »? P. Lardet a raison de poser interrogativement — c'est-à-dire, déjà, dubitativement, le thème. La sublimation de la passion en paroles, de l'*inuidia* en mots, est un subterfuge psychologique littérairement savoureux, mais moralement, a fortiori chrétiennement, peu satisfaisant. P. Lardet constate, sans hausser le ton, que « la mort même de Rufin ne suffit pas à le soustraire à l'obsession vindicative de Jérôme ».

Dans un dernier chapitre, plaisamment intitulé « Légendes, lectures... », P. Lardet se déclare d'abord en garde contre « la téméraire propension à déchiffrer dans les textes l'âme de leurs auteurs ». Et de distribuer quelques jugements et notes pondérés sur la « réception » de la fameuse querelle à travers l'érudition moderne, des humanistes à Valéry Larbaud. Il rapproche heureusement la problématique de Jérôme de celle des hommes de la *mètis* étudiée par J.-P. Vernant et son école. Il invite à une lecture soigneusement attentive d'une sorte de rituel verbal pratiqué comme un art martial, mais aussi à une conjoncture complexe, dont les deux adversaires « étaient plus que quiconque acteurs et témoins ». Et il les réconcilie finalement — non sans quelque ironie socratique — sous l'égide de leur commun ancêtre intellectuel et spirituel : Origène, dont paradoxalement tous deux ont contribué à transmettre à l'Occident latin des œuvres importantes.

J'ai trop longtemps pratiqué et critiqué la traduction de P. Lardet pour en dire tout le bien dont le mérite lui revient en propre. Si l'on a suivi l'esquisse des analyses esthétiques et techniques par lesquelles P. Lardet a questionné ce texte en tous sens et en tous points, à travers les longues étapes et les considérables résultats de sa recherche, on n'en appréciera que mieux les difficultés auxquelles s'est heurté le traducteur, et qu'il a fort adroitement surmontées. Trois index accroissent encore la valeur de cette édition. On souhaite la publication prochaine du commentaire, troisième et lourd volet de ce triptyque élevé, malgré tout, *ad maiorem Hieronymi gloriam*.

Jacques FONTAINE.

Corpus christianorum, Series latina.

S. GREGORII MAGNI, *Registrum epistularum, libri I-VII* (tome I) et *VII-XIV, Appendix* (tome II), edidit Dag NORBERG (*Series Latina*, CXL et CXL A) : Turnholti, Brepols, 1982, 2 vol., 1186 pages.

Disciple d'Einar Löfstedt, l'éminent spécialiste du *Registrum* de Grégoire le Grand a travaillé durant un demi-siècle à préparer cette édition. Elle met à notre disposition, sous une forme encore plus approchée de l'original, l'un des monuments les plus considérables de la littérature latine du Haut-Moyen Âge. Ancien préfet de Rome devenu moine, puis évêque de la Ville,

Grégoire est bien l'une de ces hautes figures dans lesquelles « se résume tout le passé et s'annonce tout l'avenir ». Par la profondeur de sa doctrine spirituelle, tout autant que par ses qualités exceptionnelles d'homme d'action, aux plus sombres années d'une Italie déchirée entre Byzantins et Lombards, il mérite d'avoir été porté par la tradition médiévale au nombre des quatre « Pères » de l'Église latine — aux côtés d'Ambroise, Jérôme et Augustin.

Unissant à une culture encore antique une imprégnation biblique longue et profonde, mais aussi un sens de l'action, de l'autorité, des valeurs de la tradition romaine et ecclésiale, Grégoire reste, par cette correspondance de son pontificat (590-604), un témoin exceptionnel des vicissitudes de Rome et de l'Église d'Occident, mais aussi de l'évolution du latin tardif, saisi au cœur de la chancellerie pontificale. Cette perspective linguistique est celle dans laquelle Dag Norberg a situé son labeur d'un demi-siècle : dès 1937 et 1939, en effet, il publiait à Upsal les deux volumes d'études critiques sur le *Registrum* qui en préparaient directement l'édition future. La lente maturation de celle-ci ne s'explique pas seulement par l'ample horizon des recherches de Dag Norberg, à qui nous devons, par exemple, en langue française, un remarquable *Manuel pratique du latin médiéval*, publié à Paris en 1968, ainsi que des travaux sur versification et prose rythmique, et une édition de Paulin d'Aquilée. Elle tient à la difficulté qu'il y avait à rejoindre le latin des lettres de Grégoire à travers une tradition dont le plus ancien témoin — un *Sangermanensis* passé à Leningrad — est postérieur de *deux siècles* à la rédaction des lettres.

C'est dire qu'entre nous et le *Registrum* authentique (dont nous sommes certainement loin de posséder encore la totalité du contenu), s'interpose l'écran de collections incomplètes et différentes, et dont la plus ancienne compilation pourrait ne remonter qu'au VIII^e^ siècle, tandis que les copies conservées aujourd'hui appartiennent en quasi-totalité aux IX^e^ et X^e^ siècles... L'épaisseur de la *reformatio* carolingienne a donc affecté non seulement l'orthographe, mais aussi, plus souvent que nous ne pourrions le croire, la syntaxe et même parfois la morphologie du texte grégorien. Quant à ce texte même, comment en doser en chaque cas l'authenticité grégorienne? Tout ce que nous pouvons apprendre des méthodes de travail du *scriptorium* papal et de Grégoire lui-même laisse penser que l'intervention personnelle de l'auteur des lettres a varié : tantôt une lettre administrative de routine pourrait être entièrement rédigée par un *scriptor*, selon les formulaires en usage dans la chancellerie depuis près de deux siècles (au plus), tantôt le pape dictait des *notae* à un *notarius* qui mettait au propre et « rédigeait » ; tantôt même, on est en droit de supposer que certains billets à des amis personnels (tel Léandre de Séville) ont été écrits par Grégoire *sua manu*. Entre ces divers types, on peut et doit supposer tout un éventail d'interventions très diverses, au point de départ comme à la correction et relecture avant signature (ou apposition du sceau). Donc une variété de cas de figures, que permettent de détecter, dans une certaine mesure, le pourcentage et la forme des clausules ainsi que Dag Norberg l'a brillamment proposé cette année 1982 au Colloque international de Chantilly sur Grégoire le Grand. Perspective complémentaire : tous les « intervenants » dans l'élaboration de ces lettres étaient,

comme Grégoire, des clercs lettrés, imbus des traditions déjà anciennes de la chancellerie, formés aux mêmes écoles, ce qui peut laisser conjecturer, malgré les variantes individuelles, une certaine homogénéité conservatrice dans leur langue, et dans ce « style de chancellerie » que Dag Norberg a lui-même étudié comme tel dans une *Settimana* de Spolète.

Il reste que la navette de l'éditeur, entre les manuscrits carolingiens — avec tout ce que mot implique, nous l'avons rappelé — et une connaissance affinée de l'*usus auctoris* et des traits pertinents du latin tardif, était ici plus ardue que pour toute période antérieure de la latinité. Les problèmes de langue posés par ces lettrés vivant au tournant décisif (au sens fort) du VI^e^ siècle et du VII^e^ — au moment où, autour d'eux, le latin oral est en grave mutation « préromane » — sont extrêmement délicats : même si des travaux comme ceux de Bengt Löfstedt — attention à l'homonymie avec Einar Löfstedt ! — à Los Angeles, permettent de commencer à entrevoir des constantes, et donc comme de fragiles structures, dans certains états de langue du latin haut-médiéval. Tout cela met en relief la nouveauté et l'importance d'une édition qui renouvelle considérablement non seulement celle des Mauristes en 1705, mais anssi celle d'Ewald et Hartmann, publiée en 1887 et 1899 dans les *Monumenta Germaniae Historica.*

Les lettres sont présentées dans un ordre chronologique raisonné, précédées d'un sommaire et d'une datation proposés par l'éditeur en latin, accompagnées d'un apparat sélectif clair et aéré. L'éditeur a très bien fait de procéder à une normalisation de l'orthographe, « dans l'impossibilité où il se trouvait de connaître celle de l'archétype du *Registrum* au Latran, puisque nous ne le connaissons que « per excerptiones longo tempore post Gregorium factas ». Il a évité ainsi de laisser le texte illisible en courant derrière une chimère, et s'est refusé à considérer comme grégoriennes les vicissitudes de son texte à travers les deux siècles de diffusion européenne qui le séparent de l'original. Mais il a tenté de déjouer aussi les pièges de leçons fautives non purement orthographiques, sans allonger pour autant le latin de cette correspondance sur le lit de Procuste de la grammaire classique — moderne ou... carolingienne. Il donne en toute bonne foi le fruit le plus probable de ses réflexions critiques et de sa connaissance des collations des témoins, des mécanismes de fautes, des traits pertinents de ce latin tardif « grégorien » — de ses perplexités aussi (encore récemment exposées sur pièces dans une notable communication à l'Académie suédoise, sur l'établissement du texte de Grégoire). Cinq index (*sacrae scripturae, scriptores, nomina, initia*, plus une utile concordance de la numération actuelle des lettres avec celle de l'édition, jusqu'ici classique, des *M. G. H.*) achèvent cette œuvre maîtresse de toute une vie — plus les *corrigenda* du premier volume, qui sont comme la signature authentique de la probité et des scrupules de ce grand savant.

Jacques FONTAINE.

Vetus latina.

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und hsgg. von der Erzabtei Beuron. 25 (pars 2) *Epistulae ad Thessalonicenses, Timotheum, Titum, Philemonem, Hebraeos*, hsgg. von H. J. Frede, 1. Lieferung (Tt 1,1-3,5) ; 2. Lief. (Tt 3, 5 bis Schluss Phlm mit Vorbemerkung) : Freiburg, 1983, p. 841-996, et 11, 1, *Sapientia Salomonis*, hsgg. von W. Thiele, 6. Lief. (Sap 8,8-13,1) : Freiburg, Herder, 1983, p. 401-480.

Les nouvelles livraisons des anciennes versions latines des *Épîtres* missionnaires de Paul présentent trois types de textes pour l'*Épître à Tite* (éditée en entier par ces deux fascicules). Épître courte, mais riche de préceptes appropriés aux divers âges et états de vie, puis au peuple de Dieu en général, et donc aux fidèles comme tels. C'est là qu'on trouve le verset célèbre par lequel il est « rappelé à tous » le devoir d' « être soumis aux magistrats et aux autorités » ; c'est une racine très vivante de la morale sociale et politique des chrétiens. D'où l'importance des versets de textes patristiques qui y ont lu la soumission *principibus et potestatibus* (31).

La *Lettre à Philémon* posait à l'éditeur des problèmes délicats, auxquels sont consacrées 20 grandes pages d'introduction. Elles constituent une méditation méthodologique difficile, reposant sur la longue expérience d'une critique textuelle plus complexe que toute autre, en raison de l'immense imbroglio d'une transmission qui nous échappe pour la plus grande partie, de l'ampleur de diffusion des textes néo-testamentaires — et en particulier des corpus d'*Épîtres* pauliniennes. Fort tôt, ceux-ci ne semblent même pas avoir été constitués de la même manière, puisqu'au lieu et place de l'*Épître à Philémon*, le corpus syriaque le plus ancien transmet une « troisième » *Épître aux Corinthiens* (un apocryphe des années 170-200). Pour cette petite *Épître à Philémon*, l'*Ambrosiaster* reflète la tradition d'un texte ancien, reposant sur un original grec de type « occidental » : Jérôme a porté dommage à cette tradition en ne mentionnant même pas le mystérieux commentateur. La préparation de la présente édition amène à reposer le problème de ce que peut être un « type de texte », dans un cas où la construction d'un stemma est impossible. Il reste que le « profil d'affinité » diffère selon les lettres, pour un « type de texte » donné : la situation de ces « types » est déjà changeante au niveau des manuscrits grecs... Enfin, il faut s'interdire d'interpréter trop affirmativement les données statistiques des variantes. Mais il reste que ces « types » sont des « constructions utiles » pour l'éditeur comme pour l'historien du texte, car les variations sont liées à cette histoire, plutôt qu'à l'effet d'influences extérieures à la tradition d'un « type » donné.

Le nouveau fascicule de la *Sagesse* contient la fin de son éloge et l'exposé de sa souveraineté sur l'histoire d'Israël et son *Exode*. Après des versets peu cités dans les *VL*, abondance de *testimonia* pour les versets qui ont frappé les auteurs latins un peu frottés de philosophie. Ainsi 9, 15 (« le corps soumis à la corruption alourdit l'âme... »), ou la fin de 11, 20 (« Tu as tout disposé avec mesure, nombre, poids ») — qui resta si cher à Augustin. Cette inéga-

lité des *testimonia* porte à songer sur la connaissance souvent inégale que l'Antiquité chrétienne pouvait avoir des textes bibliques, peut-être surtout dans ces « deutérocanoniques » pourtant si proches d'elle, et de la tradition culturelle et religieuse hellénistique. Il y a dans ces décalages matière à bien des réflexions, dans le domaine de la plus ancienne chrétienté latinophone.

Jacques FONTAINE.

Éditions diverses.

Paul MURGATROYD, *Tibullus I. A Commentary on the First Book of the Elegies of Albius Tibullus* : Pietermaritzburg, University of Natal Press, 1980, IX et 333 pages.

Succédant d'assez peu au commentaire de M. C. J. Putnam (Norman, 1973 ; voir *R. É. L.*, LI, p. 389) ainsi qu'à l'édition de Tibulle par A. G. Lee (Cambridge, 1975), ce nouveau travail, limité au premier livre des *Élégies* (mais une suite est annoncée), risque d'arriver en surnombre, pour un public de langue anglaise, surtout, dont il reflète les exigences et les habitudes. Sa conception s'avère des plus traditionnelles. Une introduction traite brièvement des problèmes relatifs à Tibulle — nom, origines, biographie — et à son premier livre — personnages, chronologie, arrangement du recueil. Le texte, qui vient ensuite, n'est accompagné d'aucune traduction. Pas d'appareil critique : l'auteur a reproduit le texte ancien de J. P. Postgate (Oxford, 1915, 2e éd.), quitte à s'en écarter quarante-deux fois ; encore onze de ces variantes intéressent-elles la ponctuation. La discussion des problèmes textuels se trouve rejetée en appendice : certaines leçons de l'édition récente de F. W. Lenz et G. C. Galinsky (Leyde, 1971) y sont examinées. Dans l'ensemble, les choix de P. Murgatroyd nous ont semblé prudents. Beaucoup de corrections arbitraires ont été écartées ; quelques-unes, superflues (comme celles de Lambin en I, 1, 15 et 17), doivent d'avoir reçu droit de cité à un excès de raideur dans le raisonnement, à quelque impuissance nationale à admettre que la composition poétique — élégiaque, surtout — puisse rester souple, libre, offrir parfois l'apparence du désordre, parce qu'elle doit traduire une musique intérieure et que cette musique est fondée sur l'emploi du leitmotiv et de la variation. C'est encore le désir de trouver, jusque dans l'élégie, un développement rigoureusement linéaire qui a incité l'auteur à transporter (comme faisait Richter) les v. 25-32 de la première pièce après le v. 6. Il est fâcheux d'abîmer le texte qu'on prétend expliquer : combien l'érudition gagnerait à être éclairée et décantée par le goût ! Érudit, ce commentaire l'est assurément, pour lequel une bibliographie qui inclut livres et articles publiés jusqu'en 1975 a été mise à profit. L'étude de chaque pièce commence par une notice : P. Murgatroyd tâche d'y préciser la structure du poème, se dotant ainsi des cadres qui lui permettront d'ordonner l'examen détaillé du texte. Il prête une attention soutenue aux termes et aux thèmes du genre élégiaque. Persuadé que les faits d'imitation sont essentiels pour un *doctus poeta* comme Tibulle, il fournit aussi une multitude de références. Non seulement les grands représentants de l'élégie augustéenne hantent ces